

– Arrête de te plaindre, Maxime. Je suppose que ce genre de travail fait partie des figures imposées. Tu te rattraperas sur les figures libres. Je te fais confiance.

Il bougonne. Râler sur l'encombrement de son agenda le réjouit autant que cet encombrement même. Je pars aux nouvelles.

– Comment as-tu trouvé le Président ce matin ? Il y a des rumeurs, chez toi.

Je lui désigne la porte d'un mouvement de la tête.

– Déjà ? Les bruits se répandent avec une vitesse incroyable.

La formule me surprend. J'attendais un démenti formel, ainsi que Maxime sait si bien les faire : Antoine, tout ça ce sont des ragots de journalistes. Mais non. Je dresse l'oreille. Maxime repousse la note, pose les coudes sur le bureau et adopte l'attitude des confidences. Le téléphone sonne sans qu'il se soucie d'y répondre.

– Je vais te dire une chose, Antoine. Tout à fait entre nous. Le Conseil de ce matin m'a stupéfait. Je te le garantis. Stupéfait. Pendant deux heures on nous a soufflé le chaud et le froid. De sorte que personne n'a compris ce qui se passait. Pas étonnant, dans ces conditions, qu'il y ait des rumeurs.

Il soupire. Veut-il en dire plus ? Il hésite, se lance.

– Premier acte : dès l'arrivée, le secrétaire général

nous prévient que le Conseil commencera avec retard. En fait ce retard a duré près d'une heure. Tu te rends compte? Une heure. Tout le monde se demandait ce qui se passait. Enfin, le Président est entré. Il avançait avec une difficulté impressionnante.

Maxime s'arrête. Il veut donner à son récit le caractère historique qui sied. J'ai envie de louer ses talents de chroniqueur. Je m'en dispense.

– Le Président s'excuse de ne pas faire le tour de table habituel pour saluer chacun des ministres. Ma fatigue, nous déclare-t-il. Je ne sais pas si tu te rends compte. Les anciens m'ont dit qu'il fallait remonter au dernier Conseil de Pompidou et à la première cohabitation de Mitterrand pour retrouver ça.

– Pour retrouver quoi?

– Mais un Président qui ne fait pas le tour de la table, voyons. C'est rarissime. Pour Mitterrand, ça avait une valeur de protestation. Pour Pompidou, évidemment... Bref, ce n'est jamais anodin.

J'ai lu quelque part que, pour son dernier Conseil, le Protocole avait tendu des draps noirs sur les glaces du salon Murat afin que Pompidou ne puisse pas croiser son image. Maxime reprend son récit.

– Ensuite le Président s'est installé avec des gestes précautionneux. Et le Conseil a commencé, dans un silence total. Nous étions tellement gênés

que nous osions à peine nous regarder les uns les autres. Le Président n'écrivait pas, comme il a l'habitude de le faire. Au contraire. Il suivait les communications attentivement, posait des questions, analysait chaque détail. Silence attentif et respectueux autour de la table, tu t'en doutes. À un moment, mon voisin Lenoir m'a glissé : « On dirait qu'il est bourré de médicaments et que son cerveau marche au ralenti. Vous ne trouvez pas ? » C'est pour te dire à quel point on était tous impressionnés.

Maxime marque un nouvel arrêt, allume une cigarette. J'attends.

– Et puis le Conseil s'est poursuivi, cahin-caha, tout le monde l'esprit ailleurs. À la fin, le Président a paru sortir de son brouillard pour nous lancer d'une voix assurée : « Avant que nous ne nous séparions, et quelle que soit la gêne que j'en éprouve, il faut que je vous importune quelques instants avec ma santé. Vous n'allez pas découvrir ça dans les journaux, tout de même. » L'ambiance, déjà froide, est devenue glaciale en une seconde.

» Et c'est là qu'à nouveau le décor a changé. Tout le monde s'attendait à une nouvelle épouvantable. Mais le Président s'est mis à nous entretenir de sa grippe d'un ton presque décontracté. Il avait eu une poussée de fièvre brutale l'avant-veille, à la suite de laquelle ses médecins voulaient lui faire garder la chambre. Mais lui avait tenu à présider

le Conseil. Il nous a précisé que les cérémonies de vœux étaient maintenues mais qu'il avait annulé ses sorties pour préparer la réunion du G7, à Milan, dans huit jours. Voilà. Il avait souhaité faire cette communication afin que nous ne nous représentions pas des choses qui ne sont pas. Nous nous sommes quittés sans un mot.

Il fronce les sourcils. Le dernier acte ne paraît pas l'avoir convaincu. J'ose une question.

– Est-ce que l'Élysée va publier un communiqué? C'est encore la meilleure façon pour éviter les rumeurs. Même si le communiqué ment, ai-je ajouté.

Maxime écarquille les yeux.

Oui, je suis d'accord avec toi. De toute manière, les reports de calendrier les y obligent. J'espère seulement qu'ils pèseront chaque terme et que ça fera taire les bruits. Mais tu sais, les pratiques du château...

Nous marquons un temps d'arrêt qui prend des allures de minute de silence. Puis Maxime retrouve son ton habituel, dynamique et hâtif.

Que veux-tu faire? Rien. *Wait and see*. De toute façon, nous saurons ce que le château voudra bien nous dire. Comme d'habitude. Et chacun interprétera ces informations à sa guise. Comme d'habitude aussi. Occupons-nous donc de nos affaires.

Il se lève, soudain libéré, va à la fenêtre, regarde

le parc, me parle dos tourné, attitude méditative qu'il affectionne.

– J'ai beaucoup réfléchi pendant ces trois jours. La politique européenne ne me permet pas d'exister dans l'opinion. C'est un point indéniable. Et comme je n'ai aucune envie de moisir ici jusqu'à ce qu'on m'oublie, le mieux est que je fasse ma propre publicité. Il est important que l'opinion me connaisse, tu comprends. Je crois que le moment est venu de mettre en place une stratégie pour occuper le terrain.

Je redoute le pire. La question sort, avant que j'aie vraiment eu le temps de la peser.

– Ton conseiller en communication est derrière tout ça ?

Maxime hésite avec une moue des lèvres qui en dit long.

– Non... Pas vraiment... Disons que je lui en ai touché deux mots et qu'il trouve mes idées bonnes, c'est tout. Voilà. Dans un premier temps j'aimerais bien que tu m'aides à rédiger un article. Le thème pourrait être : Europe et culture.

Il ne m'a pas encore sorti ce genre d'offensive. Je lui demande quelques précisions. Il réfléchit un instant.

– Voilà l'idée d'ensemble. L'Europe constitue déjà une réalité économique. Peut-être sera-t-elle un jour une réalité sociale. Mais attachons-nous, d'abord, à en comprendre la réalité culturelle. En

somme, il s'agit de poser des principes. On choisira un titre sérieux qui fera congrès universitaire. Quelque chose dans le genre: éléments pour une réflexion.

– Je vois. Est-ce que je me charge de prendre contact avec un journal et d'arrêter une date?

– Téléphone au *Figaro*. Ça les changera des anciens ministres fossilisés en académiciens. En ce qui concerne la date, j'aimerais bien un début de semaine. Les gens sont frais après le week-end. Décide avec eux. Lundi, mardi. Pas plus tard.

Quoi qu'il en dise, le conseiller en communication ne doit pas être loin: *Le Figaro*, les débuts de semaine. Mais l'adjectif possessif me reste en travers de la gorge: notre texte. Maxime n'a jamais su éviter les maladresses. Contrairement à ce que j'espérais, l'exercice du pouvoir n'a rien arrangé. Il poursuit:

– Essaie de négocier aussi une photo d'accompagnement. Celle où je suis avec le Chancelier, par exemple.

Je souris en imaginant les remarques au *Figaro*: il ne veut pas non plus cinq colonnes à la une avec sa photo en quadrichromie, votre ministre? Mais je ne dis rien. Pas un mot non plus sur la prochaine colère, prévisible, du Premier ministre. Ce n'est pas mon rôle. Moi, je me contente de rédiger. Pour le reste, Maxime a tous les conseillers nécessaires.

Sur ce, on frappe à la porte. Je connais le code:

trois coups brefs, secrétariat particulier. Je me lève. Maxime me fait signe de ne pas bouger. Il a besoin de gens présents, de spectateurs, d'une cour.

– Non, reste. Tu ne me déranges pas. J'en ai pour deux minutes. Juste quelques points à voir. La famille. Ça sera vite fait.

Je n'en doute pas. La jolie Claudine entre et pose un parapheur sur le bureau, sans un mot. Il ne lui propose même pas de s'asseoir. Cette manie de ne jamais faire asseoir les membres de son cabinet en énerve plus d'un. Il a beau prévenir : ne le prenez pas mal, vous avez autant de choses urgentes à gérer que moi, le style choque ses collaborateurs. Il est assis et pas eux.

Maxime joue la lassitude. Il ne se force pas beaucoup. Les questions de famille lui ont toujours pesé. Quand il pense : ma famille, il voit ses parents, l'appartement de Passy, les années heureuses de son enfance. Jamais sa femme et son fils. Comment pourrait-il y penser ? Il ne s'en occupe jamais.

– Résumez-moi, Claudine, je vous prie.

Malgré ma présence, Claudine le tient au courant de ses affaires domestiques. Pour lui, je suis aussi transparent qu'un médecin de famille. Je me lève pour m'absorber dans la contemplation du parc. Pièce d'eau, gazon, allées courbes, l'archétype anglais qu'affectionnent les jardiniers parisiens. Un type rabat des rosiers. En cette saison ? Étrange.

Maxime, qui veut s'occuper de tout, a dû donner des consignes. Claudine explique à mi-voix :

– J'ai préparé l'ordre de virement mensuel pour vos parents avec la somme que vous m'avez indiquée, monsieur le Ministre. Il ne vous reste qu'à le signer.

Depuis sa nomination ministérielle, il a décidé le doublement de l'allocation qu'il payait depuis des années à ses vieux parents retraités. La carrière politique de leur fils les ayant à peu près ruinés, ils vivent désormais au fond d'une campagne lointaine. Maxime leur verse chaque mois cinq mille francs. Il juge que ça fait quand même une somme. En échange, il est bien convenu que ses parents ne reçoivent aucun journaliste sans son accord. D'après Maxime, sa mère raconte n'importe quoi sur son enfance, des anecdotes, des familiarités déplacées. La seule interview qu'ils ont été autorisés à donner a été relue et corrigée *in extremis* par mes soins. Et comme le fils ne voit jamais ses parents, on les a réunis tous les trois sur la photo grâce à un montage. S'il pouvait ne jamais avoir eu de parents, être pupille de la Nation, cela l'arrangerait pour sa carrière.

Il signe l'imprimé bancaire, et répète, satisfait de lui-même, main suspendue au-dessus du papier :

– Parfait. Autre chose ?

– Votre épouse, monsieur le Ministre. Je suis navrée, mais...



Claudine hésite. Au ministère, tout sujet touchant au couple Chazelas est tabou. Pour de soi-disant raisons de commodité, Maxime vit sur place. Ce qui l'arrange bien, à de multiples points de vue. Le week-end, il aime l'ambiance des lieux déserts, le silence des bureaux, les fax qu'il est le premier à découvrir. Il écoute la radio tout en rédigeant son courrier personnel, parcourt la presse internationale, passe des coups de fil qui durent des heures. À moi, en particulier. Pour lui, c'est une impression agréable : travailler quand les autres s'amusent.

Agacé, Maxime encourage Claudine de façon brusque.

– Allez, je vous prie.

– Madame Chazelas a appelé trois fois hier. Elle prétend que le téléphone de votre appartement sonne toujours dans le vide.

Je surprends entre eux un regard rapide et embarrassé. Toutes les rumeurs qui circulent au ministère ne sont pas fausses. Celles qui les concernent tous deux vont bon train.

– Que voulait-elle ?

– Elle ne me l'a pas dit. Elle m'a simplement chargée de vous transmettre ses appels.

Maxime tripote ses papiers, impatient de passer à un autre sujet.

– Eh bien, vous venez de le faire, je vous remercie. Avons-nous encore des points à voir ensemble ?

Claudine se penche et tourne le parapheur, sans un mot. Il baisse les yeux. C'est le relevé trimestriel des notes de son fils.

- Ah ! voyons cela.

Il fait semblant de s'absorber dans l'étude du bulletin, peut-être à cause de ma présence. Mais le premier regard a dû le renseigner. Son fils est nul, depuis toujours. Il relève la tête. Dans ses yeux passe une joie tranquille.

- Je suis content. On note enfin un début de progrès. Et puis Patrice aime le dessin. Je lui ferai faire les Beaux-Arts. S'il passe au ministère, prévenez-moi tout de suite. J'en profiterai pour le motiver sur son avenir.

Il fait le geste d'empoigner fermement quelque chose. Claudine ne réagit pas. Elle m'a raconté un jour qu'en trois mois Patrice n'est venu qu'à cinq reprises au ministère. Lors de son dernier passage, ils ont pu s'entretenir quelques minutes par téléphone, entre deux réunions.

Claudine referme le parapheur et traverse la pièce en m'adressant un sourire. La porte se referme.

- Fin de la corvée familiale, tranche Maxime. Bien. On va commencer la réunion. Tu pars dès qu'elle est finie.

Tout en décrochant son téléphone pour prévenir le directeur de cabinet, il me précise à mi-voix :

- Pas un mot sur la santé du Président à qui que

ce soit, n'est-ce pas? Tu connais les gens. Ils font flèche de tout bois.

– Tout à fait d'accord, dis-je. D'ailleurs, ça ne les regarde pas. Il renchérit.

– Exactement. Ça ne les regarde pas.

Une autre ligne sonne. Maxime passe de l'une à l'autre avec dextérité. Il écoute ce qu'on lui dit et pâlit. Il raccroche.

– C'est le château. Tous les engagements du Président pour les deux jours qui viennent sont annulés. Même les vœux des bureaux des assemblées et du gouvernement sont reportés. Seule la presse est maintenue.

Un silence. Il reprend.

– Qu'est-ce que je te disais? Il ne s'agit pas d'une grippe banale. Pourtant l'Élysée annonce un communiqué très sobre. Quant à la consigne du secrétariat général, on ne peut pas imaginer plus simple: le Président se repose. Ce qui ne va pas être facile à faire passer. Tu verras, Antoine. Demain matin, tout le pays se posera des questions.

L'allure que prennent les événements m'étonne autant que lui. Maxime se lève.

– Donc, changement de consigne. Il ne suffit plus de se taire. Il faut démentir formellement tous les bruits alarmistes. Le Président souffre d'une grippe, point. Je compte sur toi.

Sa voix est un peu altérée. Il désigne la porte du bureau du pouce, à la dérobée, comme s'il avait

honte de ce qu'il me demande. Il pourrait. Je ne suis pas un homme politique, moi. Les mises en scène me dérangent encore.